

XXIII. Même pas mal !

Le type qui saute du centième étage d'une tour en flamme, n'est pas un héros : il gagne du temps. Au lieu de périr tout de suite, il cessera de vivre huit secondes plus tard, le temps qu'il mettra pour tomber d'une hauteur de trois cent cinquante mètres.

Ceux qui n'ont pas encore réalisé à quel point la vie est précieuse diront que c'est peu, les autres que c'est toujours ça de gagné.

Pour en revenir à mon saut dans le vide, j'imagine que certains se disent « on n'est pas aux Twin Towers, ce n'est quand même que dix mètres ! ». Bon d'accord ! Mais si je vous dis « troisième étage ! », ça ne vous semble pas plus familier ? Même un Yamakazi vous retiendrait par le fond du pantalon si vous aviez dans l'idée de gagner du temps en sautant par la fenêtre de cette hauteur-là !

J'ai pu laisser croire que c'est par altruisme que j'avais sauté du haut de la tour de guet, ce qui aurait fait de moi un héros, mais c'est faux. J'en devine qui pouffent à cette seule idée.

En temps normal, il faut bien se mettre dans la tête que personne ne saute de dix mètres de haut par héroïsme, il faut vraiment avoir une sacrée pétoche, pour enjambrer le balcon, ou être sur le point de perdre une fonction vitale essentielle, comme le fait de manquer d'air, par exemple !

Pourtant la vie n'est pas réduite au fait de pouvoir respirer, ce qui, de mon point de vue, ne serait déjà pas si mal. J'ai vu des gens sans aucun problème respiratoire, risquer la leur pour ne pas manquer l'avion qui devaient les emporter à Djerba, trois cents euros la semaine, voyage et hôtel compris. Alors imaginez le stress lorsque c'est une bifurcation dans votre vie qui se joue.

La vérité, c'est que je ne me voyais pas vieillir sur « Fly Poo Island », ce qui n'aurait pas manqué d'advenir si j'avais manqué

la chaloupe de Nyan-Nyan, la vedette de Spalardo ou le « Jellyfish Beda ». En bref, la solitude cruso-robinsonienne jusqu'à la fin de ma vie avait été l'incendie qui m'avait fait enjamber la balustrade.

Cela dit, le saut libre dans la canopée d'un banian, je vous le déconseille, bien que l'apesanteur soit une situation favorable pour faire le point sur soi-même : ce n'est pas aussi banal que cela pourrait paraître à première vue, même si, sur le bord de la clairière, il était bien feuillu, avec des branches souples et peu de troncs pour vous percuter la trajectoire.

Mais un banian, ce n'est quand même pas un trempline. Il y a des branches qui se plient à votre désir d'amortir votre chute mais d'autres qui ne veulent rien entendre et cassent au risque de vous éventrer.

Mais je parle, je parle alors que le temps me manque et que le banian se rapproche à une vitesse déraisonnable. Finalement, il est moins feuillu que vu d'en haut. Peut-être n'était-ce pas la meilleure idée, après tout. Enfin, ce qui est fait est fait, on ne peut pas revenir en arrière.

Bon, je m'interromps, le temps de me viander, pour ne pas vous en infliger le spectacle...

...Ça y est me revoilà ! Vivant, si cela peut en rassurer certains, mais dans quel état ! Si quelqu'un veut bien m'indiquer la direction de l'infirmerie la plus proche, j'ai un gros besoin de mercurochrome et d'arnica !

Mais passons, j'avais un souci plus urgent que de me tamponner les éraflures et c'était de monter à bord d'un des deux rafiots amarrés au ponton.

Rien de plus simple, finalement, il suffisait de m'approcher en catimini, de contourner la vedette de Spalardo à la nage, de

me hisser à bord et de surprendre le gardien armé qui, pris de court, ferait ce que nous verrons plus tard quand sera venu le moment d'y songer. Excellente stratégie, vous en avez une autre ?

Je me dirigeai donc vers l'embarcadère, à couvert sous la complicité du banian, pour me glisser à l'eau avec la souplesse subreptice d'un vieillard arthritique, comme on le voit faire dans les films d'aventure. Mais l'eau des océans est salée, c'est presque partout le cas sur terre, et sur les écorchures, ça démange un peu. En même temps, ça nettoie, il ne faut donc pas se plaindre.

Me voilà donc en train de faire ce que j'ai projeté, en retenant les petits cris plaintifs qui me viennent naturellement lorsque je nage, écorché vif, dans l'eau salée.

Pour monter à bord de la vedette, c'est plus sportif. Vous croyez qu'on viendrait me donner un coup de main ? Tintin ! Démerde-toi tout seul ! Enfin, c'est fait mais pas le temps de me féliciter, il me faut trouver une arme par destination. Quelque chose de maniable, de dissuasif et de léger car je me suis un peu disloqué l'épaule en confiant mon avenir à Bouddha.

Ça y est, je viens d'évoquer Bouddha et mon regard tombe sur un boudin de protection en PVC massif qui pend le long de la coque. Je prends ! Maintenant, il ne me reste plus qu'à trouver une tête sur laquelle asséner le coup fatal qui vaudra élimination à son bénéficiaire.

Là, j'en ai une ! Ne cherchez plus, j'ai trouvé !

Le gars me tourne le dos, il est profondément occupé à regarder une vidéo porno sur son smartphone et il a mis ses écouteurs pour être le seul à profiter des manifestations sonores qui font partie de l'exhibition.

Je prends mon élan et vlan !

...En fait, ça fait « poc... ». Avec un p minuscule et des points de suspension, en dépit de la force que j'y ai octroyé !

Je reste là, ballot, avec un sourire gêné devant le gars qui s'est retourné et qui me regarde sans même se frotter le crâne.

Je n'ai pas le temps de prétendre que c'était pour faire une farce, il se saisit de sa pétoire, m'ordonne de me retourner et de descendre sur le ponton où il va me descendre pour ne pas à avoir à nettoyer le pont de la vedette.

Comme je ne vais pas assez vite, il saute sur le ponton, son arme toujours pointée sur moi et m'ordonne de descendre ou ça va chier.

En fait, cette fois-ci, ça fait « Bong ! » et le mec s'écroule sur le ponton, devant les pieds du type qui vient de lui asséner un putain de coup de pelle sur le citron. Et devinez qui je reconnais : Boodha Aadamee, le capitaine du « Jellyfish Beda », celui qui m'avait loué la Rolls sur l'île du Trou-du-Cul-du-Monde puis qui avait loué son bateau aux Martin pour fuir l'île avec eux !

– Boodha Aadamee ! Qu'est-ce qui me vaut le plaisir...

– Oh, je passais par là...

– Non, sérieusement...

– Eh bien, Spalardo m'a laissé mon navire à condition que je travaille pour lui. Mais le contrat est caduc !

– Ça tombe bien, vous êtes libre ?

– Tout à fait !

– Pourrait-on sursoir et discuter des conditions plus tard, à tête déposée ? Parce qu'il y a urgence, j'ai des amis qui ont besoin d'embarquer...

– Parfait, sursoyons ! Je propose que tu pilotes la vedette et que je te suive avec mon bateau !

– Alors, en route vers de nouvelles aventures !

– J'en trépigne d'avance !

- Mais avant, vous n’auriez pas une chemise et un pantalon de rechange pour m’éviter un attentat à la pudeur ?
- Aide-moi à déshabiller le bolhomme ! - coupe-t-il en désignant le type qu’il a allongé pour le compte.

Et nous voilà partis à fond la caisse vers le sud de l’île où Nyan-Nyan devait essayer de faire monter tout son monde à bord de la chaloupe du « Belétron », talonné par la meute des coquins qui n’étaient pas encore au courant de ce qui était en train de se passer.

À bord de la vedette de Spalardo, j’avais pris quelque avance sur le « Jellyfish Beda » et maintenant que j’arrivais dans les eaux qui nous avaient vu aborder l’île, je scrutais les bords de la mangrove pour essayer de reconnaître quelque chose de familier dans la masse des palétuviers que nous n’avions vus que la nuit.

Je repassais pour la troisième fois sans n’y voir rien de connu, lorsque je distinguai enfin le reflet orange de la coque de la chaloupe, émerger du bordel des pneumatophores.

Mais ses passagers, eux aussi m’avaient vu et, me prenant pour celui que je n’étais pas, comme Fleur-de-Courge le jour d’avant, ils avaient arrêté leur progression.

Il dut se passer un certain conciliabule de leur côté qui dut être interrompu par la proximité des chasseurs de chair humaine qui les pistaient et ils reprirent leur progression.

Bientôt la chaloupe sortait de la mangrove et avançait vers moi, surchargée de passagers et entourée de ceux qui n’avaient pas eu de place à bord. Nous étions sauvés.

Maintenant, il faut que je vous explique comment et pourquoi tout cela partit en couille, du moins en ce qui me concerne, alors que je nous croyais sortis d’affaire.

J'ai dit que j'avais pris de l'avance sur le Jellyfish Beda et celui-ci pointait maintenant le bout de son étrave au contour sud-ouest de l'île. Je me tournai donc vers lui pour lui faire de grands signes et faire part de ma joie à Boodha Aadamee. On allait fêter ça comme il se doit.

À bord de la chaloupe, les réfugiés, entendant arriver les salopards du côté de la terre, firent le pari qu'il n'y avait qu'un seul salopard à bord de la vedette, et que, à eux tous, ils parviendraient à avoir raison de lui.

Je vous ai dit que j'avais chipé ses fripes au garde de la vedette mais vous ai-je dit que le gars était vêtu d'un treillis militaire, ce qui est une chose banale vus les aller-retours perpétuels entre salopards officiels et ordures en free-lance

C'est donc vêtu de ma tenue de méchant que je tournais le dos aux arrivant pour accueillir Boodha Aadamee et partager notre succès.

Sur la chaloupe, les migrants virent que l'occasion était trop belle pour la laisser passer, d'autant qu'il est vraisemblable qu'ils ne m'eussent point reconnu. Cependant, vraisemblance n'est pas certitude et peut-être certains m'avaient-ils reconnu, allez savoir, mais il est possible que la réputation que m'avait faite Fleur-de-Courge ait donné un motif à leur motivation de passer quelqu'un à tabac.

Bref, cet épisode qui avait commencé par un « poc... », avait été suivi par un « Bong ! », se termina par trente-six chandelles, ligoté, malmené, pincé en tournant puis mis aux fers à fond de cale.

Mais c'est quand même à Nyan-Nyan que je dois d'avoir la vie sauve car c'est lui qui mit fin au massacre et au supplice de la planche.

En fait, il lui fut impossible de mettre un nom sur ce visage qui avait traversé le banian à cinquante à l'heure pour finir de se faire rendre méconnaissable par la fureur vengeresse de toutes ces braves gens. Comme il avait bon cœur, il leva le pouce pour faire grâce, selon lui, à un pirate et c'en fut fini de la lumière du jour et du vent frais qui me brûlaient les écorchures.

À fond de cale, entravé et à demi inconscient, j'entendis néanmoins l'accueil qu'ils firent à Boodha Aadamee et les explosions de joie que cela détermina. Mais cela ne dura pas, il fallait prendre le large pour se mettre hors de portée des pétoires de Spalardo.

Alors on appareilla, il était neuf heures du matin et je vomis ce qui restait de mon dernier repas. Celui de la veille, avant de monter dans la tour de guet.

Je ne saurais dire combien de temps dura ma géhenne. On m'avait confortablement installé sur des caisses que je reconnus pour être celles qui contenaient les boîtes de foie gras qu'on avait refilées à Spalardo pour lui faire quitter fissa le « Belétron ». Leurs pointes me rentraient dans les côtes et leurs arêtes me tordaient l'échine mais cela ne m'empêchait pas de piquer de temps en temps un petit roupillon, histoire d'occuper mes loisirs.

Mes somnolences stupides étaient entrecoupées par des visites de Fleur-de-Courge qui venait régulièrement me tirer des pinces pour m'apprendre c'est kiki commande, pour me tirer des informations et pour le plaisir. C'est avec intérêt que je suivais sa métamorphose en patronne de triade chinoise. De toute évidence, elle en avait les compétences.

J'en entends qui grommèlent dans leur barbe et qui se demande si je parle bien de Fleur-de-Courge, celle qui est apparu dans ce récit comme bienveillante, amicale, empathique envers les faibles, maternelle envers les jeunes mères et leurs bambins.

Oui, c'est bien d'elle qu'il s'agit et cela montre que la personnalité humaine vaut bien une croisière pour en admirer tous les avatars. Sans en comprendre encore la raison, elle m'avait choisi pour se venger sur moi de l'ensemble des agressions qu'elle avait subies.

Je trouverai bien, à mon tour, quelqu'un sur qui exercer le désir de vengeance qu'elle faisait naître en moi, ce n'est jamais compliqué et cela fait tellement de bien, quoi qu'on en dise. Sans aller jusqu'à en faire une affaire personnelle.

En tout cas, elle prenait son pied, c'était toujours ça et Nyan-Nyan n'y voyait que du feu ! Il était d'autant moins enclin à se douter du penchant nouveau de Fleur-de-Courge pour l'interrogatoire physique que celle-ci lui avait montré les papiers que l'abruti avait dans ses poches au moment où il avait été assommé par Boodha Aadamee, avant que je ne lui chouravasse sa veste. Croyez-moi ou pas, ce n'est pas ce qu'elle y avait trouvé qui aurait pu lui donner l'envie de passer l'éponge.

Je passe sur les lettres de recommandation émanant du ministre des Armées du Myanmar, du bonze Birman Ashin Wirathu ou du Groupe Wagner, cosignées par Trump, Bolsonaro, Duterte et Poutine, qui auraient même pu prêter à sourire.

Mais Fleur-de-Courge y trouva aussi des photos du pays qu'elle avait quitté, qui auraient pu la rendre nostalgique si elles n'avaient représenté l'impétrant dans ses œuvres, devant ses victimes, surtout féminines.

À ce point-là du récit, vous êtes en droit de vous demander ce que j'attendais pour hurler à la méprise, au malentendu, à l'erreur judiciaire ! Pourquoi un tel atermoiement ?

Eh bien, tout simplement parce que celle-ci tenait enfin un coupable, aucune protestation d'innocence n'allait la lui enlever.

De plus, si j'avais protesté, cela aurait été exactement ce qu'aurait proféré l'abruti à qui j'avais emprunté l'uniforme et c'était ce à quoi s'attendait Fleur-de-Courge.

Un coupable se défend dans le but de n'être plus considéré comme coupable et les cris d'orfraie qu'il pousse prouvent qu'il l'est, c'est le trait commun à tous les coupables et c'est même à cela qu'on les reconnaît.

S'il ne se défend pas, c'est qu'il admet qu'il est coupable, c'est rare mais cela arrive, ce n'est pas pour autant qu'on doit passer l'éponge, où irait-on ! Il n'y a pas moyen d'en sortir, tous les types qu'on a lynchés et pendus au lampadaire vous le confirmeront.

En empruntant ses habits à l'autre abruti, c'est sa culpabilité que j'avais empruntée ! Et avec le doute que Fleur-de-Courge avait fait planer sur moi parmi les jeunes migrants qui nous avaient accueillis sur l'île, ce nouvel avatar n'aurait fait que renforcer leur suspicion à mon égard : « ...mais, punaise, qui c'est ce mec ! Nyan-Nyan ne s'est-il pas trompé à son sujet ? ». Sans compter qu'on aurait aussi commencé à regarder ce dernier de travers !

En toute honnêteté, je ne saurais affirmer que Fleur-de-Courge ne m'avait pas reconnu et qu'elle ne profitait pas exagérément du fait que j'étais vraiment méconnaissable, ni même qu'elle me faisait taper dessus pour que je le restasse, l'occasion était trop belle ! Mais je passe l'éponge et lui fait crédit d'avoir été salope en toute bonne foi.

En vérité, la seule chose qui me décevait un peu, c'était de voir que Nyan-Nyan ne s'était pas encore rendu compte de mon absence. C'est bien beau, la commisération mais les copains, ça compte aussi !

Mais l'essentiel n'était pas là : où diable étais-je encore allé me fourrer en sautant de cette tour ? J'aurais pu imaginer des tas de trucs pour continuer ce récit, pépère ! Mais non, il avait fallu que je fasse mon malin et maintenant je me retrouvais encore une fois dans les entrailles d'un navire en train d'imaginer ce que je pourrais bien élucubrer pour rebondir.

Et tout ce que j'avais trouvé, c'était de faire porter le chapeau à Fleur-de-Courge, dont je dois dire qu'elle portait avec élégance le couvre-chef de salope. Voyons voir où cela allait nous mener !

Il faut admettre que j'avais orienté la dérive en lui faisant me dire mes quatre vérités, qui se résumaient au fait qu'elle ne pouvait pas me pifer. Mais tout cela était inscrit dès le départ, avant même l'épisode des pirates, dont elle disait que je l'avais violentée plus par plaisir que pour la cacher à leurs yeux, alors que, de mon point de vue, c'en était qu'une conséquence et non le but recherché.

On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs mais de là à en bouffer à tous les repas pour le seul plaisir d'en casser, il y a un gap, comme on dit chez les znobs.

De plus, Fleur-de-Courge n'est entrée dans mon récit que lorsque Nyan-Nyan est monté à bord du « Jellyfish Beda ». Avant, c'était comme si elle n'existait pas. Et ça, pour elle, c'était dur à avaler !

Bon dieu ! Je m'emporte contre elle et de quel droit ? N'était-il pas naturel que Fleur-de-Courge trouvât dans Nyan-Nyan une âme capable de lui ouvrir les portes d'un monde inaccessible derrière les parois de verre du labyrinthe de la vie ? Je croisais Nyan-Nyan tous les jours, nous parlions, nous échangeions comme on dit, au travers de murs invisibles mais infranchissables et nous pensions nous comprendre.

Mais walou ! Qu'avais-je de commun avec un ingénieur indien issu de la classe des Dalits. Les mots avaient-ils le même sens pour chacun, même échangés en globish, langage que je maîtrise parfaitement. Enfin, il me semble. Je peux me tromper.

En fait, je me trompe sûrement. Je dis que le globish n'a rien à voir avec l'anglais car je n'ai jamais pu échanger trois mots avec un Anglais. Quand j'en rencontre un et que je lui demande s'il parle anglais, on ne sait jamais, il pourrait être Moldave ou Lithuanien, il a un sourire condescendant et répond : « a little... ».

Dès lors, je passe mon chemin et je cherche un Moldave ou un Lithuanien avec lequel je puisse réellement discuter, en globish, du sens de la vie, ce qui n'a aucun sens car nous n'avons pas la même vie et n'y mettons pas le même sens.

Bon, c'est décidé, je vais faire de Fleur-de-Courge une salope. Disons que la vedette de Spalardo dont elle a pris le commandement, lui a un peu tourné la tête. À nous deux, les méchants ! Elle va les z'apprendre c'est kiki commande ! Et le premier méchant à qui elle s'en prend, vous devinez qui c'est ? C'est ma Pomme !

C'est fou ce que la haine peut enlaidir les gens, même ceux que vous trouviez beau. Imaginez une série télé avec des gentils et des méchants. Les gentils, vous allez finir par les trouver beaux, sauf erreur de casting. Mais il suffit que le scénario les fasse glisser dans le camp des méchants pour que vous leur trouviez des défauts qui vous avait échappé. Ce sourire si coquin devient d'une duplicité écœurante, cette franchise spontanée devient fourberie brutale, les qualités d'hier deviennent les défauts d'aujourd'hui.

Et inversement, le méchant que vous auriez pincé en tournant, vous avez maintenant envie de voter pour lui, il vous emporte, il vous élève, il était laid, il devient beau !

– Bon dieu mais je rêve ! C’est ce bon à rien de Machin ! - s’exclama-t-elle en feignant de seulement me reconnaître - Alors comme ça, on a rejoint les rangs des méchants ? Depuis combien de temps tu travailles pour Spalardo ?

– Mais ça va pas, je ne trav...

– Ta gueule ! Ça m’arrange de penser que tu travailles pour lui ! Ne me déçois pas ! Allez, dis-le-moi que tu travailles pour lui, ou je te tire des pinces..., m’interrompit-elle en me pinçant les poignées d’amour, ça restera entre nous !

– Aïe ! Je te dis que je ne trav...

– Tu veux que je pince en tournant ?

– Non, non, d’accord, je travaille pour Spalardo !

– Ben voilà, je ne vais pas te bouffer, fallait le dire tout de suite ! - me dit-elle en me foutant une mandale avec sa sandale à m’en faire voir trente-six chandelles - Bon, je vais réfléchir à ce que je vais faire de toi ! Mais en attendant, il faut que je prévienne les autres...

Et la voilà qui part pour réfléchir à tête névrosée, en hurlant qu’elle a réussi à extirper des aveux au salopard qu’ils ont maîtrisé et que, tenez-vous bien, ce salopard n’est autre que le gentil Machin que tout le monde aimait bien et qui, en fait, n’était qu’une taupe de Spalardo.

J’entends des cavalcades sur le pont, des exclamations, des points de suspension :

– C’est pas possible !

– Je m’en doutais, dès le début...

– Il suffisait de regarder sa gueule !

– Laisse, on va y faire sa fête...

Puis je perçois des protestations véhémentes qui n’ont pas l’air d’aller dans le sens du scénario de Fleur-de-Courge, des

piétinements, des empoignades, des paires de gifles :

– Tu ne vas pas taper un vieux !

– Je vais me gêner !

– Allons, il faut raison garder...

Entre nous, j'étais un tantinet inquiet car il y avait quelque chose d'incongru dans ces échanges, comme si l'annonce faite par Fleur-de-Courge était quelque chose qu'une partie des migrants attendait, sans savoir quel aspect cela pourrait prendre, et qui autorisait de lâcher la bride au désir de cassage de gueule qui trépignait dans la soupente.

Je n'ai rien vu de ce qui se passa alors mais je peux vous dire que pour être lâchée, la bride fut bien lâchée. C'est simple, c'est comme si on lui avait donné quartier libre ! C'était une révolution de palais qui se passait au-dessus de ma tête.

Celui vers qui tout le monde s'était tourné jusque-là, je parle de Grand-Père Pitamaha, et qui représentait la sagesse, la modération, la compassion envers les faibles était en train de se faire injurier par de jeunes malpolis, des va-de-la gueule qui lui reprochaient tout ce qui avait fait mon admiration et entretenu sa popularité.

D'après ce que j'entendais, c'était toute la génération de Grand-Père Pitamaha qui était mise au pilori, rendue responsable de ce qui arrivait aux jeunes, pour ne pas s'être révoltée.

En bref, on reprochait aux aînés de s'être contentés de naviguer à la vitesse d'une bicyclette de facteur sur le « Jellyfish Beda » au lieu de fendre les flots sur la vedette de Spalardo. Mais grâce à Fleur-de-Courge, cela allait changer !

En réalité, j'appris plus tard par Nyan-Nyan qui était descendu me visiter, m'apporter à boire et détacher mes liens, que tout avait commencé lorsque des jeunes avaient fait sauter le cadenas de la cave à alcools de Spalardo, ce qui avait amené les esprits à s'échauffer et les langues à refaire le monde.

Tout cela aurait pu déraiper, sortir de la voie des bonnes mœurs et verser dans l'outrance scabreuse, si Fleur-de-Courage n'avait profité de cette opportunité pour élever vers des nues plus glorieuses la flambée éthylique de ces jeunes gens, assoiffés de rêves lubriques, en leur faisant croire qu'ils étaient des héros dont on avait volé le destin. Et cela marcha. Même pour elle.

Car elle commençait à croire que son destin était ici, dans la mer d'Andaman et qu'elle allait devenir la passionaria des réfugiés Rohingyas et des révoltés Karen en substituant à la piraterie opportuniste de Spalardo, la Piraterie de Libération du Myanmar.

Les jeunes l'acclamèrent et la portèrent en triomphe autour de la vedette puis sur le « Jellyfish Beda » et de nouveau sur la vedette où ils la baptisèrent d'un nom de guerre qu'elle reçut avec émotion : dorénavant Fleur-de-Courage serait appelée « Saahas ka Rosh », ce qui signifie en Français « Fureur-de-Courage ». Avouez que c'est plus martial que Fleur-de-Courage !

J'ai dit que Nyan-Nyan, étant venu me trouver, avait détaché mes liens et pris soin de moi. En fait, c'était pour m'amener devant mon tribunal afin d'y être jugé.

Je trouve cocasse que ce fut lui que la Présidente du Tribunal, Fureur-de-Courage, s'il faut le préciser, envoya pour me faire comparaître car ce qui nourrissait sa haine à mon endroit était la rancœur volcanique qu'elle ressentait à l'égard de Nyan-Nyan pour l'avoir oubliée sur le « Belétron », rancœur qu'elle comprimait pour son confort sentimental mais qui me giclait dans la gueule par un cratère adventif.

En bref, j'étais ce qu'on appelle un Bouc Émissaire, en espérant ne pas devenir un bouquet final. Enfin, s'il fallait y aller, au moins aurai-je eu un peu d'air frais !

Vous parlerai-je de l'accueil qui me fut réservé ? Fureur-de-Courage avait bien préparé son jury !

On avait mis les trois embarcations bord à bord, afin que tout le monde en profitât. Les vieux de la vieille, avec lesquels nous avions quitté le « Belétron » étaient cantonnés sur le « Jellyfish Beda », Grand-Père Pitamaha, devant eux, l'air catastrophé.

Les jeunes que nous avions rencontrés sur l'île, et qui m'avaient déjà fait un accueil mitigé, se trouvaient, pour les plus modérés, sur la chaloupe. Les plus va-de-la gueule, par lesquels j'allais être jugés, étaient autour de moi, sur la vedette de Spalardo.

Ces jeunes égarés devant lesquels je comparaissais, les frères ou les cousins de ceux avec qui j'avais partagé l'eau de pluie quand il faisait soif, en buvant dans le même verre, sans le rincer et sans faire la grimace avant d'être arraisonnés par les pirates, les analogues des gaillards sympathiques avec lesquels j'avais partagé les plaisanteries les plus lourdes, ces compagnons de misère, voilà qu'ils me conspuaient, qu'ils se moquaient de mes boursouflures, de mes égratignures, de mes bleus sur les bras dans lesquels ils reconnaissaient les pinces de Fureur-de-Courage, leur Sainte.

Je progressais parmi leur foule, en baissant la tête pour éviter leurs torgnoles alors que j'avais prévu de la garder droite, question de principe. Ce n'est pas comme cela que j'avais anticipé la scène. En mauvais scénariste, je m'étais imaginé un peu comme le Christ paraissant devant Ponce Pilate, digne et plein de pitié envers la haine de mes accusateurs.

De ce point de vue, c'était un vrai bide car je me rendais compte que je ne pouvais que je ne transférasse sur eux ma haine des salopards et que je n'éprouvasse quelque sympathie pour Spalardo. Je n'avais pas prévu que la haine qu'ils déversaient sur moi pût être aussi enivrante et m'amener jusqu'à éprouver de la sympathie pour les ennemis de mes ennemis.

Quelle joie c'eût été pour moi si les salopards avaient débarqué tout à coup, profitant de la distraction dont j'étais la

cause pour faire un carnage. Je n'avais jamais imaginé qu'on put réellement désirer la mort de personnes jusqu'à en mourir de plaisir, ailleurs que dans le théâtre de Corneille. Pardonnez-moi, nul n'est parfait.

Mais, me demanderez-vous, Nyan-Nyan assiste donc au spectacle sans moufter ? Serait-il devenu une serpillière sous les pieds de Fureur-de-Courage ? Ce type qui commença sa vie professionnelle en étant condamné faussement pour tricherie par un tribunal informel, comme il a été conté au chapitre III, serait-il désormais irrémédiablement frappé de sidération devant le spectacle d'un lynchage judiciaire ?

À ceci, je réponds : que non point ! Nyan-Nyan était bien là, encadré par deux gaillards, mi-gardes du corps, mi-garde-chiourmes et je compris, à la façon dont Fureur-de-Courage l'ignorait, qu'il avait exigé, contre la volonté de cette dernière, d'être mon avocat.

En le découvrant, immobile, raide et blanc de stupeur ou de rage, je marquai un temps d'arrêt. Ce fut suffisant pour que je reçusse un coup de pied au cul qui m'envoya valser.

– Relevez-le, commanda Fureur-de-Courage, alors, pas trop de bobo ? C'est rien à côté de ce qui t'attend ! Tu vas vivre ce que j'ai vécu ! Tu vas endurer ce que vous m'avez infligé, toi et tes semblables !

Allons, faisons le point de cette journée trépidante : une chute dans le vide à cinquante kilomètres heure, la traversée de la canopée d'un banian, l'atterrissage sur le dos, le souffle coupé pendant une minute montre en main, des déchirures sur tout le corps, des mollets aux clavicules, les yeux pas en face des trous mais ça j'ai l'habitude, la baignade dans l'eau salée et je ne suis pas chochotte, le canon d'une Kalachnikov à dix centimètres du plexus, des baffes, des torgnoles, des pinçons tournés, des

injures, l'indifférence d'un ami... J'arrête là pour ne pas lasser...

– Bobo, moi ? Tu rigoles ! Même pas mal !